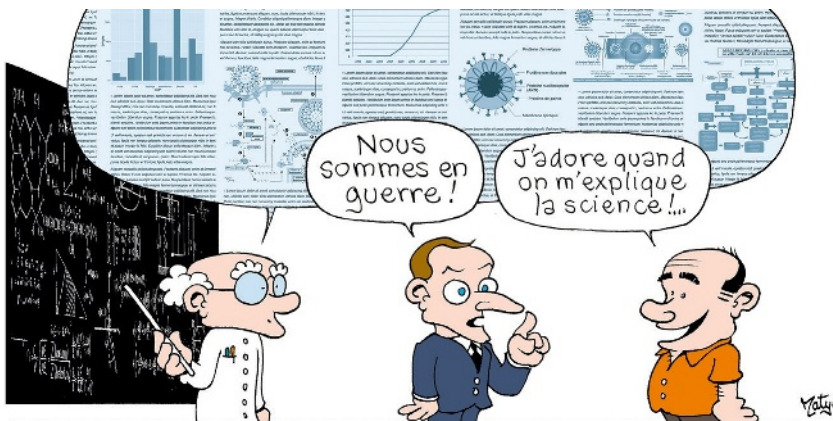




LA CHRONIQUE DE
VIRGINIE TOURNAY

QUAND LE POLITIQUE DOIT SIMPLIFIER

La science vise à comprendre dans toute sa complexité un problème tel que la pandémie de Covid-19. L'action politique, elle, demande de la simplification.



Le début de ce ^{xxi}e siècle a vu l'essor de la biologie des systèmes, qui vise à articuler différentes échelles d'observation pour modéliser plus finement les processus biologiques. Il s'agit par exemple d'appréhender dans leur globalité des pathologies comme le diabète, l'obésité ou le cancer en croisant les données génétiques et cellulaires à celles de la clinique, voire des écosystèmes – un ambitieux pari... Une telle approche dynamique globale permet de mieux cerner la complexité des menaces sanitaires, mais peut-elle conforter les actions des autorités politiques?

La question semble naïve tant il apparaît évident que la connaissance détaillée d'un problème est la condition *sine qua non* de sa résolution. C'est toutefois oublier que la fonction du politique repose sur un arbitrage entre des valeurs contradictoires. Pour être prescriptive, l'action politique passe obligatoirement par une réduction de la complexité du problème initialement posé. Tel est le cas de la stratégie française de vaccination,

où le critère de priorité adopté est, pour l'essentiel, l'âge. Est-il possible d'éviter les controverses sur l'ordre des populations à vacciner en adoptant un regard plus interactif et globalisé du vivant? Plus de science, plus de confiance?

Le concept de «syndémie» intègre les aspects sociaux liés à une pandémie

L'éditorial de Richard Horton dans le *Lancet* du 26 septembre dernier en constitue un plaidoyer. Le rédacteur en chef de cette éminente revue médicale propose, pour décrire l'épidémie de Covid-19, d'abandonner le terme de pandémie au profit de «syndémie». Cette approche culturelle de la santé publique a été développée dans les années 1990 par l'anthropologue américain Merrill Singer suite à

l'observation des disparités sociales dans les populations américaines exposées au virus du sida. Plutôt que de partir d'un problème de santé spécifique tel qu'une maladie virale, l'approche syndémique intègre les menaces sanitaires liées aux conditions sociales des populations: pauvreté, consommation de drogues, malnutrition, violences urbaines...

Ainsi, le récit scientifique du Covid-19 serait le produit de deux catégories de pathologies: l'infection respiratoire aiguë due au coronavirus et un éventail de maladies non transmissibles (obésité, diabète, etc.) facilitées par des facteurs socioéconomiques et politiques. La parenté avec le principe directeur de «santé globale» désormais au cœur des grands programmes internationaux de recherche est claire. Il donne une importance accrue aux disparités existantes à l'échelle de la planète pour produire des réponses articulées à la gouvernance spécifique des territoires.

Sur un plan institutionnel, l'initiative est heureuse, car cet ancrage théorique se substitue à une recherche scientifique fragmentée par ses cloisonnements disciplinaires. En revanche, les nuances qu'apportent les facteurs sociaux de comorbidités au coronavirus en font une science difficilement exportable, en l'état, dans l'action publique. En effet, elle réactive des enjeux de justice sociale autour des communautés vulnérables. La vaccination doit-elle s'adresser en priorité aux personnes actives ayant des antécédents cardiovasculaires, à celles atteintes de maladies chroniques ou lut-tant contre un cancer?

Une compréhension scientifique fine complexifie l'arbitrage du politique, lequel ne peut pourtant se résoudre éthiquement à renoncer à cette compréhension. Si toute culture scientifique doit transmettre l'exquise complexité du monde vivant, le politique œuvre pour sa simplification à l'usage de la société. Les deux sont un art indispensable à toute démocratie. ■

VIRGINIE TOURNAY, biologiste de formation, est politologue et directrice de recherche du CNRS au Cevipof, à Sciences Po, à Paris.